

LARDUX FILMS  
PRÉSENTE

"NOUS SOMMES LE PEUPLE DE LA TRANSE.  
NOUS PARLONS À L'ESPRIT.  
L'ESPRIT DESCEND EN NOUS.  
QUAND NOUS DANSONS,  
NOS PIEDS PARLENT A LA TERRE-MÈRE.... "

# BLACK INDIANS

L'EXPRESSION POÉTIQUE LA PLUS INTENSE  
DE LA RÉSISTANCE DES NOIRS AMÉRICAINS  
À LA SEGRÉGATION ET À L'ESCLAVAGE

UN FILM DE JO BÉRANGER, HUGUES POULAIN, EDITH PATROUILLEAU,

IMAGE : HUGUES POULAIN, SON : HUGUES POULAIN, JO BÉRANGER  
MUSIQUE : BLACK INDIANS, REVEREND GOAT CARSON, MONTAGE : HUGUES POULAIN, EDITH PATROUILLEAU, MIXAGE : ADAM WOLNY  
PRODUCTION : CHRISTIAN PFOHL, ASSISTÉ DE BENOÎT À YRAUD ET HERNAN MAZZEO, DIRECTION DE PRODUCTION : ISABELLE CHESNEAU,  
PRODUCTION DÉLÉGUÉE LARDUX FILMS ISABELLE CHESNEAU, CHRISTIAN PFOHL, MARC BOYER  
AVEC L'AIDE DU CNC AU DÉVELOPPEMENT, DE LA PROCIREP ET DE L'ANGOA

Lardux Films présente

# BLACK INDIANS

de Jo Béranger, Edith Patrouilleau et Hugues Poulain

Long métrage documentaire de 91mn, 2018

- Le film annonce du film <https://vimeo.com/235368703>

- Extraits <https://vimeo.com/263339542/af5f39d148>

## Sortie Cinéma 31 Octobre 2018

Distribution	LARDUX FILMS	01 48 59 41 88	<a href="mailto:lardux@lardux.net">lardux@lardux.net</a>
Programmation France	Nora Dekhli	06 67 30 02 20	<a href="mailto:noradekhli@gmail.com">noradekhli@gmail.com</a>
Programmation Paris RP	Jean Jacques Rue	06 16 55 28 57	<a href="mailto:jeanjacquesrue@gmail.com">jeanjacquesrue@gmail.com</a>
Attachée de Presse	Samantha Lavergnolle	06 75 85 43 39	<a href="mailto:lavergnolle2@gmail.com">lavergnolle2@gmail.com</a>
Réseaux associatifs et militants	Sandrine Floc'h	06 84 79 94 79	<a href="mailto:sandrine.floch73@gmail.com">sandrine.floch73@gmail.com</a>

Stock : DISTRIBUTION SERVICE (Pub) 01 34 29 44 26 (dcp) 01 34 29 44 14

Visa n° 135 054

N° distributeur : D2035

**A la Nouvelle Orléans, cette ville unique aux Etats Unis en raison de son histoire singulière avec les esclaves, vibrante de jazz et de funk, la transmission de la culture africaine se perpétue depuis trois siècles par des formes à la fois artistiques et spirituelles, sociologiques et politiques. Parmi ces formes d'expression, la Nouvelle Orléans compte un joyau, une perle rare, les tribus de "Black Indians", la rencontre artistique, musicale et spirituelle entre les noirs et les Amérindiens. Un film vibrant de passion, de spiritualité, de musique tribale et de beauté.**



*Cours chercher ta maman, cours chercher ton papa, tes enfants aussi.  
Voilà les Indiens. Ils viennent pour toi. Je les entends chanter.  
J'entends leur appel. Oh c'est si beau, fais les tous venir.  
Je suis le Big Chief, Big Chief de la Nation, la Washitaw Nation de la création.  
Nous aimons créer de magnifiques costumes. Viens! Viens!  
Viendra-t-il du Nord, ou du Sud, ou de l'Est, ou de l'Ouest?  
Voir le plus beau spectacle?  
Nous sommes les Indiens, les Indiens du carnaval de la Nouvelle Orléans.*

Improvisation sur un chant traditionnel du repertoire Black Indians

Les Black Indians... ce sont des habitants des quartiers de la Nouvelle Orléans, noirs américains qui se regroupent en tribus, fabriquent les plus beaux costumes du monde, et défilent dans les rues en **affirmant à la face du monde la fierté noire**.

C'est l'expression poétique la plus intense et puissante de la résistance à l'esclavage et à l'oppression des noirs américains. A la jonction des indiens et des noirs américains, les black indians défilent dans leurs costumes, **comme des anges africains déguisés en indiens de rêves**, ils affirment la fierté, la beauté, et l'humanité de leur communautés.

Le film rend hommage aux esprits indiens de la terre d'Amérique comme le font les Big Chiefs des tribus que nous suivons tout au long du film. Un film musical et dansé, joyeux, qui nous fait remonter à la racine du CALL AND RESPONSE, forme musicale des chants des Black Indians, qui est la plus ancienne tradition vivante de la culture africaine et la source du jazz...

*Le Mardi Gras Indien était là avant le jazz, bien avant  
que Louis Armstrong souffle dans sa trompette.  
Enlève ça et le jazz et il n'y a plus de Nouvelle Orléans.  
Chief David Montana*



# Black Indians

## génèse du film – Jo Béranger

L'idée de ce projet est née dans une salle obscure devant "Retour à Gorée" de Pierre-Yves Borgeaud. Youssou N'Dour part en Amérique à la rencontre des musiciens qu'il veut inviter à Gorée. Parmi eux, Idris Muhamad, batteur de Jazz ouvre son portefeuille et montre une photo bien protégée derrière un plastique. Il le fait comme l'on montrerait fièrement la photo de ses enfants ou amoureuxment la photo de sa femme. On le voit vêtu d'un magnifique costume fait de perles et de plumes, de ceux que l'on admire dans les pow-wows des plaines du nord des Etats- Unis. Mais cette photo a été prise à la Nouvelle Orléans lors du Mardi Gras.

Le Mardi Gras Indien. Chaque année après des mois de préparation, les "Blacks Indians" défilent avec leur musique, leurs chants aux paroles incompréhensibles et leurs rites secrets. Ils perpétuent une tradition plus que centenaire. Idris Muhamad y puise d'ailleurs les racines de son identité musicale et spirituelle.

Mais qui sont ces "Indiens Noirs"? Quelle est cette tradition perpétuée par la musique, les costumes, les rituelles? Quel est le rapport avec les natifs Américains?

Je suis fascinée que le métissage des deux groupes raciaux les plus réprimés d'Amérique ait réussi à donner le jour à une expression artistique puissante et de grande beauté. Une partie des afro-américains de la Nouvelle Orléans revendique clairement un métissage de sangs noir et indien et une hybridation métaphorique de leur identité.

Partir à leur rencontre c'est atteindre l'âme même de la Nouvelle Orléans, terre promise de la musique (jazz, soul, rock'n roll, funk) et de ses disciples.

Malgré l'épisode Katrina qui a dévasté une bonne partie de la ville et de ses habitants les plus fragiles, les Black Indians sont toujours debout, ils dansent dans les rues de la Nouvelle Orléans avec cette énergie sauvage qui permet de devenir éternels.

*Il y a toujours eu des gens pour venir nous voir  
mais ça restait un truc de Noirs et ils s'en foutaient.  
Quand l'ouragan Katrina a frappé et qu'ils ont pensé perdre tout ça  
c'est devenu notre culture.  
On ne peut pas perdre notre culture*

*Chief David Montana.*

# Black Indians

## Brève Historique

La tradition du « Indian masking », plus connue comme « Indiens du Mardi Gras » ou « Black Indians », façonne l'héritage et la culture de la Nouvelle Orléans depuis plus de 300 ans. Dans les quartiers afro-américains cette tradition collective qui trouve ses racines dans la plaie béante de l'esclavage et l'esprit de résistance autochtone est le coeur et l'âme de la Nouvelle Orléans.

Les « Black Indians » célèbrent et maintiennent leur africanité. Ils ont développé une façon sophistiquée de chanter, de raconter leur histoire avec une structure de « chant et réponse » (call and response), à la manière des griots africains. Ils partagent leur histoire avec les nations amérindiennes de la région, au sein desquelles nombre d'esclaves en fuite trouvèrent refuge. Les destins des victimes de la colonisation et de l'esclavage se sont souvent entremêlés. C'est cette histoire là qui est contée, tout en étant voilée par les chants, la musique et le geste.

Aujourd'hui ce sont une quarantaine de « tribus » qui se costumant chaque année le jour de mardi gras (Super Sunday) et la nuit de la St Joseph. Le tambour parle, les chants codés résonnent dans des défilés de carnaval spectaculaires aux codes transmis de génération en génération, rythmés par la musique qui a inspiré le jazz. Les tribus, AKA « gangs » rivalisent de beauté dans leurs costumes de perles et de plumes, uniques, cousus pendant toute une année.

Chaque tribu se compose de plusieurs individus qui sortent costumés, le « Big Chief », le « second Chief », voire un troisième Chief, un « Flag Boy », un « Spy boy », le « Wildman » ou « Medicine Man », la « Queen » et aussi les « little Queens », les enfants. Mais le cercle autour est vaste, il comprend la famille, les proches, le quartier, et la ville. La maison du Big Chief est une base, un quartier général, un atelier de costumes.

Ils rêvent, dessinent et créent leurs costumes dans l'intimité de leurs foyers. Ces moments sont propices à la transmission orale. La beauté, la passion, la liberté, le talent mais aussi le rayonnement qu'ils ont dans leurs communautés font des Black Indians des personnages hors du commun. Les hommes et les femmes qui incarnent cette tradition, souvent parmi les plus pauvres, font face au racisme, à la délinquance et au mépris ; une culture symbole de résistance.



Les Black Indians ont probablement gardé le lien le plus étroit entre le temps où les esclaves se rassemblaient à Congo Square, au coeur de la ville, et aujourd'hui. Seul lieu où les esclaves pouvaient se rassembler le dimanche, Congo Square est également un site sacré pour les autochtones Houmas. La tradition dût longtemps rester dans la clandestinité, « Masking » était interdit par le Code Noir de 1724. Les Black Indians ont toujours représenté une puissante résistance à la suprématie blanche même si, paradoxalement, cette coutume s'est beaucoup fait connaître par les costumes du Buffalo Bill West Show à la fin du 19ème siècle.

Au début des années 70 ils participent des luttes et actions des Black Panthers enracinés dans les cités où se déroulaient les programmes mis en place par les militants. Ils opposent l'amour à la haine, la beauté au mépris, la poésie à la répression, la résistance à l'oppression.

Quand les Black Indians sortent, ils montrent au monde leur magnificence et leur force spirituelle en parcourant les rues de leurs quartiers dans un défilé éloigné du carnaval officiel, et c'est pour tout le quartier un sujet de fierté. Ils jouent également un rôle social crucial auprès des enfants et des adolescents, un rôle économique, et interpellent les politiques sur les pratiques discriminatoires. Après l'ouragan Katrina en 2005, l'exode forcé de milliers d'afro-américains, l'afflux d'une population blanche à l'affut d'opportunités, la spéculation, la gentrification n'ont pas eu raison de ce phénomène unique. Bien au contraire, ils sont plus déterminés que jamais.



# Black Indians

## L'histoire du film par Hugues Poulain

Quand Jo Béranger s'est lancé dans la préparation du documentaire sur les Blacks Indians, elle est passée me voir pour m'associer au projet. Nous travaillons ensemble depuis une vingtaine d'années soit 5 ou 6 documentaires. J'ai aussitôt accepté l'offre, excité à l'idée de boulinguer à la Nouvelle Orléans avec les Blacks Indians et ma bonne copine.

En Juillet 2011, Jo est parti en repérage une première fois avec Edith Patrouilleau, une amie agrégée d'anglais à l'université Paris 13 et présidente du Comité de Solidarité avec les Indiens des Amériques, avec, en poche, une liste de contacts glanés ici et là. Parmi ceux-ci, un ami musicien nous a donné le téléphone de Nathalie, une française habitant la Nouvelle Orléans et amoureuse de cette ville. Un de ses grands amis avait son père membre de la tribu de David Montana, la Washitaw Nation.

David a accepté de nous accueillir et d'être filmé. Cette "minorité" noire de Louisiane était étonnée de voir l'intérêt porté sur elle par des Français. Ils étaient aussi honorés et fiers de montrer leur coutume. Tous les proches de David, la Whashitaw Nation, mais aussi les Fi-Yi-Yi (prononcez Fayaya), le révérend Goat Carson, Dwight, Grayhawk, ils nous ont tous ouvert leurs portes et leurs bras.

Au deuxième voyage (printemps 2012) les interviews ont commencé avec une petite caméra et un enregistreur son. Les chants "a capella" de David ont été enregistrés à ce moment-là, ainsi que la soirée couture chez David. Jo et Edith ont également rencontré Chief Howard et ses élèves pendant cette période.

Je suis arrivé pour le 3ème voyage en Novembre 2012 pendant Halloween, la réélection de Barak Obama, les finitions des costumes de parade pour le défilé du mardi gras indien, et surtout les "indien practice", c'est à dire les répétitions ou entraînements de chants.

Evidemment ils commençaient tous à être habitués et séduits par ces deux Françaises. Je me suis donc glissé très aisément dans le décor avec ma petite caméra et j'ai été accepté rapidement.

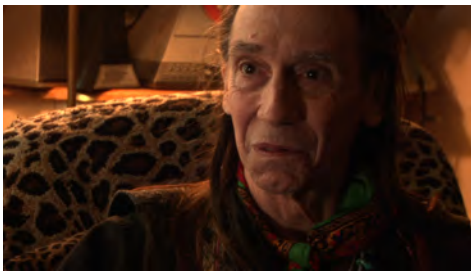
Nous avons arpenté les rues de la ville, passé énormément de temps à discuter et traîner avec nos nouveaux amis avant de sortir la caméra. Tous se demandaient: "mais ils sont bizarres ces journalistes français, quand est-ce qu'ils filment?".

Nous filmions seulement quand le bon moment arrivait. Les entretiens filmés chez David ont dû commencer le troisième ou quatrième jour. Il était très décontracté, en pleine forme, il a donc parlé sans aucune contrainte ni auto-censure. C'est ainsi qu'il a pu dire ce qu'il pensait de l'Histoire des États-Unis vue du côté des esclaves et de leurs descendants mais aussi de la politique actuelle des USA (à l'époque Barak Obama venait d'être réélu, imaginez ce qu'il dirait aujourd'hui avec Trump). La fabrication des costumes suivait son cours, éléments par éléments mais nous n'avions aucune vue d'ensemble sur le résultat final. Il fallait patienter.



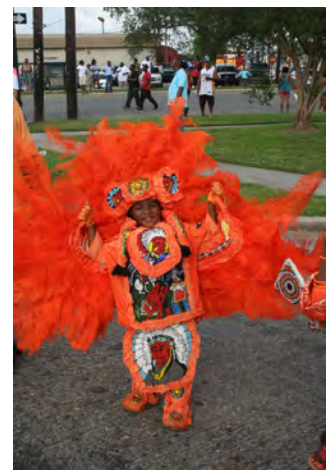


Puis il y a eu cette soirée "practice" dans un bar de quartier à Treme avec les Wild Magnolias. Nous avons été introduit par Dwight, le vieux Medicine-man avec qui nous venions de passer la journée, c'est lui qui téléphone pour savoir « si il y a bien une practice ce soir ». Ils nous ont donné leur accord pour être filmés et ne se sont plus occupés de nous. Les conditions rêvées pour filmer des gens exposés de joie. Ça faisait chaud au coeur. Nous avons l'impression d'être en Afrique. Trois heures non-stop à vibrer au rythme des percussions et des chants.



Nous avons aussi passé beaucoup de temps avec le révérend Goat Carson (titre auto-proclamé) qui, en plus de témoigner sur le côté spirituel des Blacks Indians et du Mardi Gras indien, nous a offert des chansons de son cru ("Angel" celle qui introduit le film et "Babylon" celle du générique de fin). Il nous a aussi convié à la cérémonie de Congo Square où il harangue la foule de Blacks Indians qui rythme ses paroles avec leurs percussions. Tout le monde était invité à danser et à se recueillir avec eux. C'était encore une très belle journée pleine d'émotion et de force.

Quatre mois plus tard, Mardi Gras, à la mi-Mars. Les costumes se terminaient. Nous étions tous les trois (Jo, Edith et moi) heureux de revenir voir nos amis et d'assister enfin au fameux défilé. David Montana était un peu nerveux, un peu fébrile. Le jour J approchait et son costume n'était pas tout à fait fini. Heureusement les visites de ses voisins, de ses amis comme les Fi-Yi-Yi, lui remontaient le moral.



Le jour du Mardi gras, nous voulions le filmer pendant son habillage mais je ne suis pas resté longtemps dans sa maison car je le voyais très stressé et je ne voulais pas en être la cause. Nous sommes restés sur le perron avec le Medicineman de la Whashitaw Nation, que nous voyions pour la première fois, en attendant le départ. Puis, arrivé au parking, le lieu de rendez-vous avant le défilé, tout s'est décoincé. Tous les musiciens et membres de la tribu ont débarqués au fur et à mesure avec leur enthousiasme communicatif. Ils ont chanté, ils ont ri, ils ont fait le plein d'énergie pour vivre au mieux leur coutume. Quand nous sommes entrés dans le flot continu des Black Indians, nous avons été emportés, rebondissant de tribus en tribus dans un tourbillon de musiques, de chants, de rires, de cris, de couleurs, de soleils. Tout paraissait fantastique, voire irréel. Et nos amis tenaient leur rôle à merveille.

Trois jours plus tard, pour la nuit de la St Joseph, nous avons rendez-vous chez David en fin d'après-midi sachant seulement qu'ils devaient défiler dans le quartier en partant à pied de la maison. Un "bis repetita" du Super Sunday ?...Pas du tout. Nous sommes partis vers 17h pour ne revenir que vers 23h pour une virée sur-puissante. Entre les arrêts-visites chez les oncles, les mamies, les cousins, les amis, l'hospice où vit la soeur de David, je n'ai vu que des sourires et des yeux pétillants de bonheur. C'est quelque chose d'unique au monde. Et les tribus se croisaient dans un concours de flamboyance visuelle et sonore. Une apothéose de la beauté et du groove. C'est ça les Black Indians.

Nous ne sommes que les témoins amoureux d'une coutume vivante mais cette coutume nous voulons la porter haut car c'est le plus bel espoir face à la barbarie des temps modernes.

Hugues Poulain

# **Black Indians**

## **Fiche technique**

France 2017 / 92 mn HD DCP / Couleur/16/9 /

Version Originale Anglaise Sous Titree Française

N°de visa : 135 054

N° Distributeur : D2035

---

**Réalisation/scénario:** Jo Béranger, H. Poulain, E. Patrouilleau

**Image :** Hugues Poulain

**Son :** Hugues Poulain, Jo Béranger

**Musique:** Black Indians

**Montage:** Hugues Poulain, Edith Patrouilleau

**Mixage :** Adam Wolny

**Direction de production :** Isabelle Chesneau

**Production :** Christian Pfohl

**Production déléguée:** LARDUX FILMS

Isabelle Chesneau, Christian Pfohl, Marc Boyer

avec la participation du CNC, de la PROCIREP et de l'ANGO A

# **Black Indians**

## **Présentation des réalisateurs**

Jo Béranger réalise avec BLACK INDIANS son deuxième long métrage, après VOYAGE EN MEMOIRES INDIENNES en 2005 (distribution Gebeka) qui racontait l'ethnocide qu'ont subies les premières Nations du Canada durant le 20<sup>e</sup> siècle par le système d'éducation forcée et des pensionnats, dans lesquels les enfants autochtones ont été opprimés, brimés, abusés et coupés de leur culture pendant 4 générations. De 2011 à 2015 elle travaillera sur le film avant de décéder « des suites d'une longue maladie » laissant Lardux Films orphelins d'une grande dame du documentaire, d'une amie fidèle et passionnée, engagée et guidée tout au long de sa vie de cinéaste par le désir de témoigner de la dignité des peuples autochtones.

Hugues Poulain, chef opérateur du film et coréalisateur, reprend et continue la réalisation du film à la mort de Jo Béranger, et s'engage avec Edith Patrouilleau durant une année dans le montage. Hugues a réalisé plusieurs courts et au moins un grand format documentaire. Il est chef opérateur de long métrage, et signe notamment l'image de l'ensemble des films de Benoit Delepine et Gustave Kevern, incluant MAMOUTH, LOUISE MICHEL et toute leur filmographie.

Edith Patrouilleau est la co-réalisatrice de Jo Béranger depuis les premiers pas à la Nouvelle Orléans. Son engagement aux côtés des Peuples Autochtones es Amériques au sein du CSIA (Comité de Soutien aux Indiens d'Amérique) fait d'elle une spécialiste engagée des questions autochtones. Aux côtés de Hugues elle a monté le film et apporté sa connaissance de la langue et de l'histoire amérindienne.